

UN MARIE A LA PORTE

Vous pouvez monter, mon neveu.

Brûlant d'impatience, je ne me le fis pas dire deux fois et, embrassant ma respectable tante avec un ardeur qui ne s'adressait pas absolument à elle, je me précipitai au dehors sans compter les recommandations traditionnelles et sans le moindre souci de la neige qui tombait dru et couvrait le sol à un pied d'épaisseur.

Marié depuis le matin, j'étais en voyage de noces chez une tante maternelle de ma femme qui, l'aimant fort et n'ayant pu assister à la cérémonie, empêchée par une intempête attaque de goutte, avait exigé que l'on vint à elle, puisqu'elle ne pouvait venir à nous.

Elle nous avait fait aménager le plus coquettement du monde un charmant pavillon à cinq minutes de sa demeure, vrai nid d'amoureux caché au milieu des bois et où nous pourrions reculer à notre aise, sans gêne et sans contrainte, parents et serviteurs demeurant au vieux château.

Refusant l'escorte d'un valet, je lui pris des mains la lanterne et me dirigeai vers le paradis qui m'attendait, guidé par la lueur tremblotante de la veilleuse, éclairant la chambre nuptiale et brillant comme un point d'or à travers les branches dénudées.

Elle m'attirait comme jadis, l'étoile des Mages, et le cœur battant, je songeais à la jeune épouse qui était là blottie dans les dentelles de son oreiller.

Ah ! c'est que je l'aimais ma petite femme ! J'avais en grandes enjambées, l'âme en liesse, la tête en l'air, regardant en plein ciel et ne regardant guère à mes pieds.

Mal m'en prit !

Je ne vis pas une échelle couchée sur le sol et butant dans les échelons, je trébuchai et m'étais tout mon long dans la neige, au grand dommage de mon individu.

Ce contact glacé, peu appréciable en décembre ne calma pas mon ardeur et, me relevant prestement, je repris ma course à l'aveuglette, ma lanterne s'étant brisée dans l'accident.

Heureusement étincelant dans la nuit sombre, la lumière bénie me disait :

"C'est là."

J'arrivai enfin, je cherchai la serrure à tâtons, en fouillant dans mes poches.

Je fouillais à droite, à gauche, passant du veston au gilet, au pantalon.....

Rien !

Se tirai l'un après l'autre, mon mouchoir, mon porte-cigare, ma bourse et le flacon d'eau de mélisse emporté par précaution.

Rien !

Pourtant on m'avait bien remis cette précieuse clef en même temps que ma lanterne.....

Ce fut une brusque révélation.....

Dans ma chute j'avais lâché l'une et l'autre.

—Et j'étais-à la porte !

Quelle situation !

Si mes amis me voyaient !

Mes cheveux s'en dressaient sur ma tête.

Enfin, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je retournai sur mes pas et, arrivé non sans peine, à l'endroit fatal je me levai vivement la neige.

Mais bah !

Autant vouloir retrouver une aiguille dans une botte de foin.

J'enrageais, mes doigts engourdis se raidissaient prêts à me refuser tout service.

Je me relevai découragé !

Ca ne pouvait pas durer comme ça !

Ma petite femme attendait toujours.

Et son mari point ne venait comme chante Granier dans la Petite Mariée.

Sapristi ! il fallait trouver un moyen !

Lequel ?

Retourner à la maison, réveiller la famille ?

Je serais grotesque, on se moquerait de moi.

Appeler ma femme pour qu'elle descende m'ouvrir ?

Tout excepté cela !

Et le temps passait.

La neige commençait à tomber prondant mes habits de gros flocons.

Je grelottais sur place, évitant vainement une idée.

J'étais transi.

—Maudite échelle ? m'écriai-je en poussant du pied cette cause première de mon malheur.

Je m'arrêtai brusquement.

Le ciel m'envoyait une inspiration.

Puisque la porte m'était fermée je passerais par la fenêtre. C'était fou mais non ridicule.

Et une jeune femme ne détecte pas les folies.

Chargeant la malencontreuse échelle sur mon épaule, je m'élançai vers le pavillon, l'appuyai contre le mur, l'escaladai et frappai déjà au carreau quand je me sentis brutalement saisi par la mollet.

Je tournai la tête.

Un ombre noire se dressait à mes pieds tandis qu'une grosse voix grondait.

—Veux-tu bien descendre polisson !

C'était un des gardes de ma tante qui me voyant prendre ce chemin peu usité des maris, croyait avoir affaire à un maraudeur indiscret.

J'essayai de me faire reconnaître du brave homme. Il n'y avait à cela qu'une difficulté, c'est que je venais à Saint-Jean pour la première fois et qu'il ne m'avait jamais vu.

Aussi, opposant une fin de non-recevoir à toutes mes explications, manifesta-t-il l'intention ferme de m'emmener à la gendarmérie, sans autre forme de procès.

Je me révoltai énergiquement, j'élevai le ton.

—Taisez-vous, ordonna impérieusement le garde, vous réveillerez les mariés.

C'était chose faite.

Au bruit de la discussion, Jane, effrayée, s'était levée et croyant reconnaître ma voix, elle ouvrait la fenêtre et demandait tout tremblante :

—Est-ce vous, Gaston ?

—Oui, ma chérie, c'est moi votre mari.

L'état se desserra et pendant que, confondu, le serviteur trop zélé bulbutait une excuse, je gravis rapidement les échelons et arrivai près de ma femme qui, adorable dans son peignoir de dentelles, les pieds nus dans ses mules de velours, montrait son gracieux minois, rieur et effarouché à la fois.

Juliette au balcon, tout simplement !

—Oh ! mon Dieu, que faites-vous là ? que vous est-il arrivé ?

Je vous prenais pour un voleur.

—Vous n'étiez pas le seul. Mais que voulez-vous, j'avais perdu ma clef et dans mon impatience.....

—Quelle folie ! dit-elle confuse et rougissante.

Mais au fond, je vis bien qu'elle était tournée de mon empressément.

Je repoussai l'échelle, inutile, je fermai les rideaux, et..... Et ma foi ! je ne regrettais pas d'être entré chez ma femme comme un voleur.

ARTHUR DOURLIAC.

L'AVEUGLE

Les farceurs sont toujours nombreux régiment, et leurs mystifications sont très souvent amusantes, quelquefois même spirituelles ; mais le métier de plaisant est parfois dangereux, surtout dans la carrière des armes, ou le duel est autorisé, ou l'on tire le sabre à tout propos malsonnant. L'anecdote suivant démontrera la vérité du fait.

En 187....., nous tenions garnison dans une charmante petite ville de Provence appelée Salon, et, grâce à une bonne récolte de raisin, nous y menions une vie assez joyeuse.

Dans la compagnie ou j'étais sous officier, nous avions le sergent Armieux, un des plus grands farceurs de son époque, et le sergent Morel le plus naïf de tous les Bretons que j'ai eu l'avantage de connaître.

Ces deux sous officiers étaient voisins de table, c'est-à-dire qu'il se passait peu de jours à la pension sans que le crédule Morel n'avalât quelques-unes de ces fameuses bourdes qu'Armieux savait si bien préparer.

Armieux avait parié avec un autre sergent qu'il ferait croire à Morel, était devenu aveugle. La prétention était un peu forte ; aussi le sergent en question n'hésita-t-il pas un seul moment à tenir le pari, qui s'élevait à une assez forte somme d'argent à boire à la cantine. Armieux lui demanda seulement la neutralité et le silence les plus complets ; puis il disposa ses batteries.

La pension recevait un petit journal de Marseille que les sous-officiers lisaient à tour de rôle, mais qui n'avait pas l'honneur d'être regardé par Morel.

Je ne crois pas aux blagues des journaux, répondait-il à ceux qui lui en demandaient la raison.

Un matin à déjeuner, Armieux dit, en fermant le journal :

Il paraît qu'une maladie des yeux vient de se déclarer ; voilà deux personnes à Marseille qui se sont réveillées aveugles.

On discuta beaucoup à table les causes de cette maladie ; les conclusions furent que ce devait être le voisinage du port qui la produisait. Salon, n'étant pas sur le bord de la mer, n'avait donc rien à craindre. Malheureusement, le lendemain, toujours par l'intermédiaire d'Armieux, le journal signala trois autres cas de cécité soudaine dans la ville d'Aix. Ceci devenait plus grave, car on ne pouvait plus invoquer, dans cette circonstance, l'influence des miasmes salins.

Les jours suivantes, le nombre des personnes devenues subitement aveugles augmenta dans de grandes proportions, et Salon lui-même ne fut pas épargné.

Morel, qui ne croyait cependant pas aux journaux, ne douta pas un instant de la vérité du désastre, et il ne cessait de dire :

Voilà une terrible calamité ! Chez nous autres gens de l'Ouest le pays n'est pas aussi riche que celui-ci ; mais on y perd moins vite la vue.

J'ai oublié de dire que, buvant assez volontiers le gros vin de Provence, notre Breton s'oubliait quelquefois à table pendant que nous jouions aux cartes, et il arrivait sous vent que nous le laissions endormi sur ses coudes.

Un soir, c'était dans la saison ou la nuit, arrivant de bonne heure, nous obligé à allumer les lampes pendant le repas, un soir, dis-je, quand le diner, fut terminé et que tout le monde excepté le dormeur, fut sorti de table, Ar-

mieux ferma soigneusement les volets des fenêtres, s'assit avec un camarade qui était dans le secret et souffla les lumières : puis ils se mirent à parler comme s'ils avaient joué au piquet.

Quinte au roi, trois as, faisait le premier.

Ne vaut pas ; quinte majeure, quatorze de dix, repondait le second.

Du carreau, en voilà encore. Du pique.

A moi ; je retourne à carreau, etc. etc.

Ils crièrent si fort que le sergent Morel s'éveilla.

Où diable suis-je ? murmura-t-il en se trouvant dans les ténèbres.

Du trèfle, repondit un joueur.

A moi, et du cœur continua l'autre.

Morel reconnut la voix d'Armieux, et, saisi par une pensée terrible, il s'écria :

Armieux, ou est-tu ?

Est-ce que tu te moques de moi ? répondit celui-ci.

Non, Armieux, non, je ne me moque pas de toi ; je t'assure que je ne te vois pas.

Allons donc, laisse-moi tranquille, je n'ai pas le temps de plaisanter. Du pique !

Armieux, je te jure que ce n'est pas une plaisanterie, reprit Morel.... Je n'y vois plus ! acheva-t-il d'une voix terrifiée.

Pas possible ! firent en chœur les deux joueurs de cartes d'un ton d'un profond étonnement.

Mon Dieu, c'est pourtant bien vrai ! larmoya le pauvre Breton. Qu'est ce que cela veut dire ?

Attends un peu que je te regarde, s'écria maître Armieux.

Et, s'approchant de l'aveugle d'occasion, il lui prit la tête dans ses mains.

Ouvre bien tes yeux, camarade, recommanda-t-il.

Et après une minute d'attente.

C'est vrai, pauvre ami, tes yeux sont devenus tout blancs.

Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! continua l'infortuné Morel ; quelle calamité ! Mes pauvres parents, que vont ils faire maintenant ?

Pauvre garçon, exclama l'autre sergent, qui dans l'ombre se tirait le nez de toutes ses forces, pour ne pas éclater de rire.

Voyons, dit Armieux d'un ton solennel, il ne s'agit pas maintenant de pleurnicher comme des femmes-lettres ; il faut agir. Non, allons te conduire à l'infirmerie, et nous ferons appeler le docteur, qui t'examinera.

Je le veux bien, répondit l'aveugle ; comme il fait noir ! Mais, je vous en prie, ne me quittez pas, car je ne retrouverais plus mon chemin. Je n'y vois goutte.

Ah ! reprit le farceur en se ravissant, j'ai entendu dire que, dans ces cas-là, il faut autant que possible éviter le contact de l'air frais ; viens, que je te couvre les yeux.

Et le naïf Breton tendit son mouchoir à son mystificateur, qui lui banda solidement les yeux ; puis le prenant par un bras, tandis que le deuxième sergent s'emparait de l'autre, ils sortirent de la cantine.

Armieux dirigeait la marche, et, pour consommer la mystification, au lieu d'aller vers la salle des malades, il conduisit Morel dans cette partie écartée du quartier que l'on devine de très loin et dont une lanterne éclaire les approches.

Morel porta instinctivement la main, à son bandeau et le souleva : aussitôt la vérité se fit à la fois dans ses yeux et dans son esprit ; furieux de l'aventure, il se rua sur le mauvais plaisant,

qui le reçut de pied ferme.

Morel était solide, mais Armieux ne l'était pas moins. La lutte menaçait de finir en longueur, quand l'argus du quartier, l'adjudant de semaine, attiré par le bruit, accourut sur le champ de bataille. Sa présence suffit pour séparer les combattants, qui furent collés l'un et l'autre à la salle de police.

Selon l'usage, le lendemain au point du jour, ils s'arrangèrent militairement Armieux tira bien les armes ; mais, par une passe de quarte mal parée, la pointe de Morel cloua le mystificateur à l'infirmerie pour quinze jours.

Cependant le pari était gagné et, quand la blessure fut cicatrisée, nous trinquâmes gaiement à la santé..... des aveugles.

Depuis cette époque, Armieux fit beaucoup moins de farces, et Morel devint un véritable saint Thomas.

EDMOND THERY

HABILE ESCROC

DES PASTILLES QUI GUERISSENT LE MAL DE MER

Il y a quelques jours, M. Cathelain, demeurant à Vincennes, avait pris à Douvres le paquebot pour Calais.

La mer était mauvaise, et à peine le paquebot était-il sorti du port que es cinquante passagers qu'il transportait étaient pris du mal de mer. Seul, un individu se promenait tranquillement sur le pont, puisant de temps en temps, dans une bonbonnière, une pastille et qui paraissait le reconforter. Parmi les malades, une dame paraissait tout particulièrement souffrir.

Son état était même tellement lamentable que l'homme à la bonbonnière s'approcha d'elle et lui offrit une de ses pastilles qui, dit-il, étaient souveraines pour guérir et préserver du mal de mer. La dame en prit une, l'avalait et, immédiatement, se décala guérie, tant et si bien qu'elle mangea une demi-douzaine de sandwiches et but une bouteille de stout.

Cette cure se produisit instantanément et chacun des passagers souffrant horriblement supplia l'obéissant personnage de lui céder quelques pastilles.

—J'en suis moi-même l'inventeur, répondit ce monsieur ; j'en ai quelques boîtes que je vous céderai volontiers au prix de vingt francs.

Tout le monde en acheta M. Cathelain comme es autres. Mais tous eurent beau en avaler, aucun ne fut guéri.

En arrivant à Calais, M. Cathelain fit analyser ses pastilles : c'étaient de vulgaires losanges de pâte de jujube. Les passagers avaient en affaire à un habile escroc, dont la femme, soi-disant malade, était la complice.

LECHANGE DES FEMMES

UNE NOUVELLE SECTE RELIGIEUSE

Nous avons déjà les mormons. Nous avons maintenant mi ux que les mormons.

Il s'est tout dernièrement fondé dans le Delaware, une secte religieuse ou se putique en grand l'échange des femmes. Dans une seule petite ville de cet Etat, la communauté comprend plus de deux cents membres tous mariés, bien entendu. Ils ont fait élever un très joli temple où, sous l'égide d'un ministre de cette irréalisable religion, se font les échanges rituels. Les fonctions de ces singuliers pasteurs sont gratuites. Tous les fidèles se disent saints et impeccables.

Un des saints ayant récemment refusé de prêter sa femme, malgré le religieux consentement de celui-ci, est vu immédiatement expulsé. Mais on ne cite que ce négat.

L'Imprimerie

—DE—

L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'île du Prince Edouard. Ayant trois bonnes presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français et en anglais, dans les derniers gouts, et à des prix modérés, toutes sortes d'ouvrages tels que

Tete de Comptes,
Te de Lettres,
Affiches,
Brochures,
Cartes d'Affaires,
Cartes de Visites,
Envelopes,
Blancs pour Magistrats,
Blancs pour Avocats,
Circulaires,
Placards,
Billets,
Memorandums,
Envoyez nous vos commandes nous garantissons satisfaction.

F. J. BUOTE,
Editeur-Propriétaire.
Tignish, Bloc Chaiison, I. P. E.

Abonnez-vous

A

L'IMPARTIAL.

Bipans Tabules relieve nausea.